

encore prononcé de vœux. Il avait été autrefois riche et mondain, et par moment de grandes peines intérieures venaient l'assaillir. Les tentations de l'intelligence revenaient et la raison interrogeait la foi avec orgueil. En outre, une inquiétude plus poignante s'était dernièrement emparée du Frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage, que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'oreille de la plus douce voix, le cœur du plus sincère amour, et il se demandait comment nous pourrions trouver, même dans les cieux, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre âme au milieu de magnificences sans termes ? La jouissance immuable ne devait-elle pas conduire à l'ennui ?

L'Eternité ! quel mot pour une créature qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement ! O mon Dieu, plus de passé, plus d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances ! L'éternité ! mot triste, chose qu'on ne peut concevoir sur la terre, que peut-elle donc signifier dans le ciel ?

Ainsi raisonnait Fr. Olaf, et chaque jour son incertitude était plus grande.

Un matin, il sortit du couvent avant le lever de ses Frères et descendit dans la vallée. Il regarda machinalement la campagne ; elle lui avait paru bien belle la première fois qu'il l'avait vue ; maintenant, il la considérait avec indifférence ; l'habitude l'avait rendu aveugle et sourd.

Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant ?

Tout en s'adressant cette question, Olaf avait marché et était arrivé à l'entrée d'une grande forêt. Il y pénétra et il lui sembla qu'à mesure qu'il marchait la forêt devenait plus grande. Bientôt il perçut une clairière éblouissante d'une lueur merveilleuse. Il s'assit pour mieux jouir de ce spectacle.

La voix d'un oiseau se fit entendre tout à coup, mais une voix telle que rien au monde n'aurait pu donner une idée de sa douceur. Les murmures les plus enchanteurs, les musiques les plus séduisantes semblaient s'être confondus dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût dit des flots de mélodies ; ce n'était point une langue, et cependant la voix parlait. Science, poésie, sagesse, tout était en elle ; en l'écoutant, on savait tout. Olaf l'écouta avec une joie toujours renaissante ; enfin la lumière qui illuminait la clairière s'obscurcit et l'oiseau se tut.

Olaf demeura quelques moments immobiles comme s'il sortait d'un sommeil enchanté. Il regarda avec stupeur autour de lui et se leva ; ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité ; il sortit avec peine de la forêt pour rentrer au monastère.